

## Le caveau funéraire du cimetière d'Agaune et la basilique du XI<sup>e</sup> siècle

LOUIS BLONDEL

Au début de l'année 1947, on se décida à prolonger la basilique actuelle du côté de la paroi de rochers. Pour exécuter ces travaux, il a fallu démolir des terrasses superposées qui, pendant des siècles, avaient été utilisées pour le cimetière. Ce cimetière, qui dépendait de l'abbaye, était à l'origine aussi celui de la ville et des environs.

On voyait deux étages de terrasses. La première, haute de 3 m. 50, reliait une dépendance de l'ancienne maison Sarrasin à l'angle NE du clocher ; la seconde, six mètres plus en arrière, haute de 5 m. 50 (par rapport au sol devant la basilique), s'étendait jusqu'à la paroi de rochers (fig. 1). En abaissant le terrain au niveau du pavage de l'église, on a fait de nombreuses constatations sur les anciennes constructions concernant le cimetière. Le sable naturel, mélangé de limon, formant talus contre le rocher, n'a été retrouvé qu'en arrière du mur de la deuxième terrasse, tout ce qui était au-dessus n'étant que de la terre rapportée avec des déblais recouvrant des sépultures en nombre considérable et des murs de terrasse à des niveaux intermédiaires. On a constaté jusqu'à sept hauteurs de sépultures, les corps, orientés est-ouest parallèlement aux murs de terrasse étaient certainement déposés dans des cercueils en bois qui s'étaient complètement fusés. Ce n'est qu'en dessous du niveau de l'ancienne place de l'église et dans le talus au pied de la plus ancienne basilique du Martolet qu'on a retrouvé des tombes maçonnées et des sépultures à tradition romaine avec toits formés de grandes tuiles.

L'abaissement du sol 0 m. 70 plus bas que le pavage précédent de l'église atteignant le sol naturel, a permis de retrouver ces tombes avec toits, qu'on peut dater du Ve siècle <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L. Blondel, *Les basiliques d'Agaune*, dans *Vallesia*, T. III, 1948, pp. 41 et suiv., 50, fig. 9, 10, 13 (1 et 1a) ; *id.*, *Le cimetière d'Agaune*, dans *Echos de St-Maurice*, 1947, pp. 130-135 ; Pierre Bouffard, *De nouvelles découvertes romaines et chrétiennes à St-Maurice*, dans *La Suisse Primitiv*e, 1947, pp. 10-13.

Sous la première terrasse est apparu un niveau intermédiaire avec un mur peu élevé coupant longitudinalement toute cette surface ; ce mur s'appuyait à un massif de maçonnerie circulaire (fig. 2, E) que nous décrirons plus tard. Deux murs transversaux de facture ancienne aux profondes fondations, et qui se prolongeaient au sud sous la place de l'église coupaient toute cette partie du cimetière. Ils étaient distants l'un de l'autre de 4 m. 25 et mesuraient respectivement 0,75 et 0 m. 80 d'épaisseur (fig. 2, D). Celui de l'est, le plus élevé, doit avoir formé la limite de la terrasse qui s'étendait jusqu'au clocher et au perron d'entrée de la basilique du XI<sup>e</sup> siècle. Sa hauteur de 1 m. 60 se retrouvait avec le sol conservé contre le clocher. Mais, à l'origine, ces murs devaient être beaucoup plus élevés, celui de l'est édifié encore sur des fondations plus anciennes.

Sous la deuxième terrasse, dont les fondations reposaient sur des maçonneries plus vieilles ne dépassant pas 1 m. 65, en partie sous les annexes de la maison Sarrasin, on a dégagé un enclos de murs, carré, aux murs épais (fig. 2, A) faisant partie d'une chambre sépulcrale. Au nord, elle s'appuyait à la pente naturelle du terrain. Les deux murs

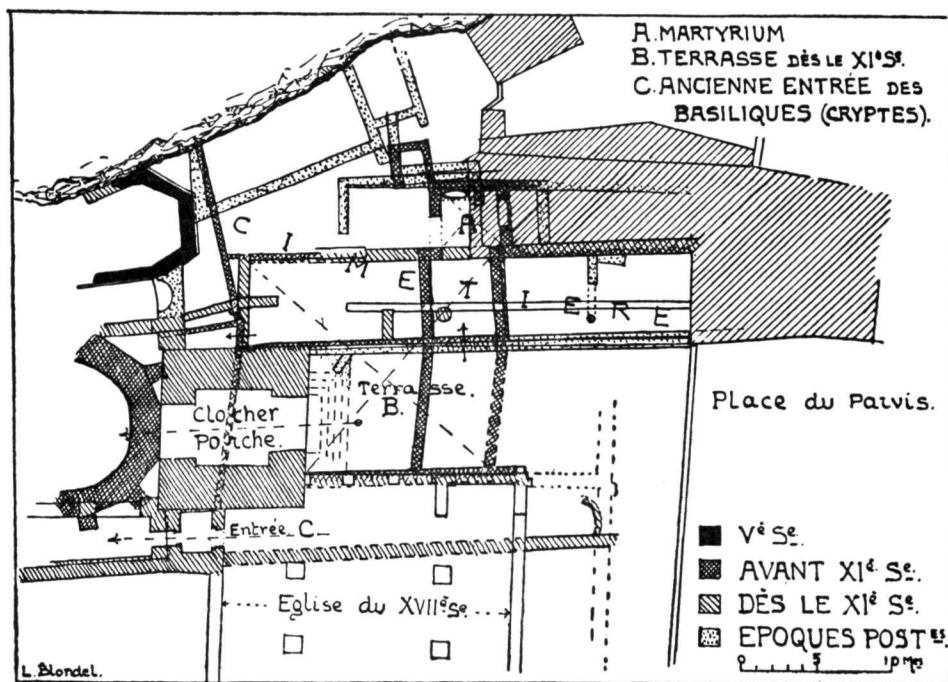


Fig. 1. — Plan général du cimetière d'Agaune.

transversaux retrouvés sous la première terrasse formaient un vestibule (fig. 2, *D*), peut-être une chapelle, conduisant à la chambre sépulcrale.

En arrière, enfoncé dans le terrain, en *F* (fig. 2), on distinguait un deuxième caveau mesurant 2 m. 75 sur 1 m. 50. C'était aussi certainement une chambre funéraire, devant recouvrir une tombe ; mais, n'étant pas présent au moment de sa découverte, je n'ai pu faire les constatations nécessaires.

Enfin plus à l'ouest, contre l'abside de la plus ancienne basilique du Martolet, fondée en partie sur un sol romain bétonné, qui s'était affaissé par la moitié, on distinguait encore plusieurs autres murs divisant le cimetière. En se rapprochant du rocher, par dessus une forte couche de déblais derrière l'abside de la première basilique, s'élevait un grand corps de bâtiment pouvant dater du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle. Au pied même de la paroi de rocher, au haut du talus de sable naturel, subsistaient encore les restes d'un sol romain en mortier avec briques pilées.

Nous renvoyons à la fig. 1 pour comprendre l'ensemble de ces fondations tout en faisant des réserves sur l'indication de la terrasse *B*. Les dernières fouilles nous ont en effet montré que cette terrasse, établie au XI<sup>e</sup> siècle, ne s'étendait que sur le bas du cimetière et qu'elle correspondait comme niveau au palier intermédiaire du perron d'entrée. Celui-ci devait se diviser en deux montées successives, la première de 8 marches (sur 1 m. 65 de hauteur), la seconde, après un palier à la hauteur de la terrasse latérale du cimetière, de 5 à 6 marches, aboutissant à l'entrée monumentale du clocher.

### Le caveau funéraire

Cette chambre mesurait 3 m. 60 sur 3 m. 75 en comprenant les deux enfoncements au nord et à l'est. Celui du nord, contre la pente, était surmonté d'une voûte en forme d'*arcosolium*, dont tout le fond était décoré d'une fresque surmontant un tombeau ovoïde de forme allongée. L'enfoncement de l'est avait en partie disparu, mais son arc devait reposer, du côté de la pente, sur un pilier constitué par un autel romain avec dédicace aux Nymphes. Le pilier opposé avait disparu, on n'en retrouvait que les bases, aux fondations épaisses de 0 m. 90. Là aussi, il y avait une tombe en maçonnerie de forme quadrangulaire, recouverte par une dalle en schiste. Elle semblait, au premier abord, moins ancienne que l'autre, mais nous en avons aussi retrouvé de semblables ailleurs sous les basiliques, datant du VIII<sup>e</sup> siècle. La paroi

ouest du caveau ouvrait par une porte assez large sur le cimetière. Au sud, il y avait aussi une entrée donnant sur le vestibule ou la chapelle *D*. Le pied-droit de cette porte reposait sur une grande pierre taillée, base d'un pilier. Cette paroi a été souvent remaniée ; le mur traversant en fondation toute cette face, il semble qu'on a élargi cette entrée après coup. On a, dans la suite, abattu l'*arcosolium* oriental pour qu'on puisse accéder dans une autre partie du cimetière. Cette transformation a dû s'exécuter au moment où on a désaffecté le caveau funéraire en le remblayant.

Si nous examinons de plus près cet ensemble au point de vue constructif, nous constatons que les murs du caveau sont très épais par rapport à ses dimensions : 0 m. 65 à 0 m. 75 au nord et à l'ouest, 0 m. 90 à l'est, 0 m. 80 au sud. On en peut déduire que ce caveau était voûté et recouvert d'un toit à un pan dans le sens de la déclivité du terrain. Toutes traces de cette voûte avaient disparu, car les murs en avant de l'*arcosolium* ne mesuraient plus que 50 à 80 centimètres de hauteur.

Le vestibule *D* était-il aussi recouvert d'un toit ? C'est probable, étant donné l'importance de ses fondations, de plus de 0 m. 70. Il mesurait 4 m. 25 sur 6 mètres jusqu'au premier mur de terrasse. Nous verrons plus loin sa destination probable.

La voûte de l'*arcosolium* du nord, avec la fresque, avait en partie disparu et sa conservation est due uniquement au fait que ce mur retenait le terrain<sup>2</sup>. L'arc mesurait 1 m. 98 de largeur avec une hauteur d' 1 m. 35, au-dessus du tombeau. Il a encore été entamé latéralement par un sarcophage en pierre qu'on avait établi à mi-hauteur, alors qu'on avait déjà comblé une partie du caveau. L'arc allait jusqu'au niveau du sol, soit jusqu'à la dalle en schiste recouvrant le tombeau, formant un enfeu plutôt qu'un *arcosolium*.

Ce tombeau de 0 m. 50 de profondeur était une cuve maçonnée, longue de 1 m. 87, large de 0 m. 56, de plan ovoïde, avec extrémités rectilignes. Le fond en était concave du côté de la tête à l'ouest, et plane à l'est vers les pieds. La maçonnerie se composait de béton de mortier avec de petites pierres concassées, la surface intérieure étant glacée avec une couche de peinture rouge qu'on retrouve dans la plupart des tombes de l'époque mérovingienne et carolingienne à Agaune.

Le grand intérêt de cette découverte est la fresque décorant l'*arcosolium*. Il est étonnant que cette peinture se soit relativement bien

<sup>2</sup> Cette peinture a été relevée exactement par M. Ernest Correvon ; nous en donnons ici la reproduction. Le mur avec la fresque a été transporté dans l'église actuelle à droite de l'entrée et consolidé par M. Correvon.

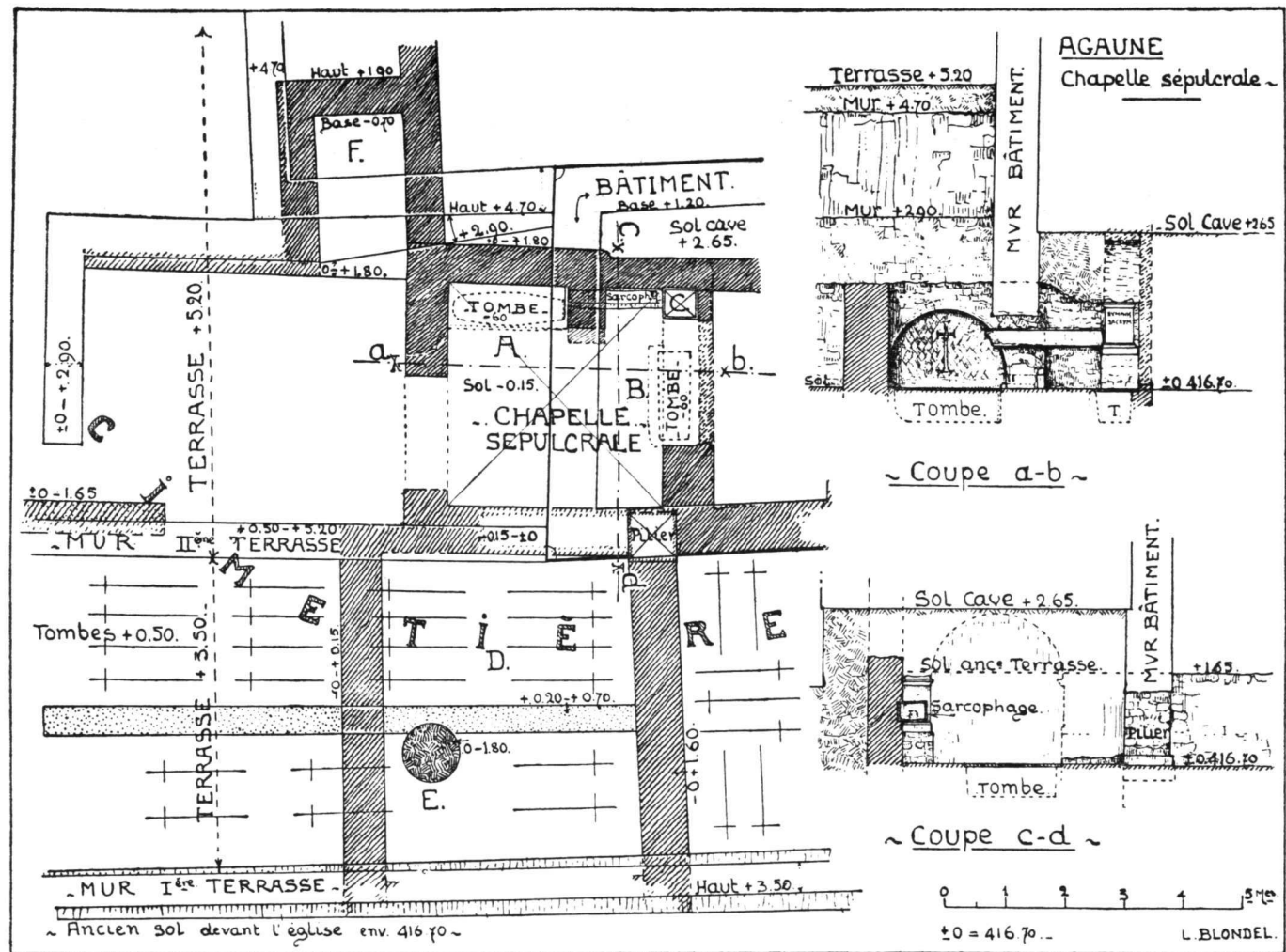


Fig. 2. — Caveau funéraire du cimetière d'Agaune.

conservée, étant donné qu'elle était ensevelie sous quatre mètres de remblais. Ceci est dû à la sécheresse du terrain et à l'existence d'un bâtiment qui avait été élevé au-dessus, vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, derrière la maison Sarrasin<sup>3</sup>. Ses fondations, par un hasard heureux, n'ont été construites qu'à quelques centimètres de la voûte. Cette fresque représente une grande croix pattée de 0 m. 81 de hauteur, la branche transversale de 0 m. 35 étant placée au dernier quart de la hauteur totale (Pl. I). La haste supérieure est plus grande que les bras. Cette croix d'un jaune, qui devait imiter l'or, tirant sur l'ocre ou la terre de Sienne, cernée d'un trait brun-noir, se détache sur un fond losangé rouge, ocre et gris-noir. La haste droite de la croix a dû subir une restauration ou repeint ; tout ce côté de la fresque est fortement dégradé et le losangé a presque disparu. La croix ne repose pas sur un sol, elle est dégagée. Des cercles imitant des gemmes avec des couleurs posées concentriquement noir, jaune et rouge vif pour le milieu, décorent les hastes de la croix, celui du centre a disparu, on distingue difficilement un carré. Les couleurs sont par endroits encore très vives, particulièrement dans l'imitation des gemmes. Les rouges sont de cinabre et les jaunes des losanges se rapprochent de l'ocre ou de la terre de Sienne. Il n'existe aucun vert, ni bleu. Le dessin est rudimentaire, la technique est bien celle de la fresque, les couleurs posées sur mortier frais, ce qui a permis à cette peinture de résister pendant des siècles, malgré son long séjour dans le sol. Entre le pied de la croix et le tombeau, il existe une bande de couleur grise avec quelques traces de mortier. Elle était peut-être recouverte par une plaque de pierre avec une inscription.

La voûte de l'*arcosolium* était soulignée à l'extérieur par des bandes rouges, grises et jaunes. Dans les deux parties des pieds-droits qui avaient subsisté jusqu'à peu de hauteur, on voyait sur les faces internes de l'arc, soit du côté de la tête et des pieds de la tombe, deux croix rouges ressortant sur un fond ocre, d'assez grande dimension, dont la base touchait le sol. Enfin, en avant de la retombée de l'arc, du côté droit, sur la face externe, subsistaient les restes d'une petite tablette recouverte par une tuile romaine, certainement disposée pour supporter des cierges ou une lampe.

Quant à l'autre arc, recouvrant aussi une tombe, il n'en subsistait, comme nous l'avons dit, que le pilier de gauche constitué par un autel romain. Cet autel était complet et portait sur deux lignes l'inscription : NYMPHIS SACRUM. Ce monument doit dater de la fin du I<sup>er</sup> siècle

<sup>3</sup> La maison Sarrasin encore existante est un édifice intéressant, qui a servi un temps d'école de garçons, mais qui auparavant s'appelait le « Banco », soit banque ou tribunal, avec cachots au sous-sol, siège de la justice.

ou du début du siècle suivant, d'après la forme des caractères, hauts respectivement de 50 et 40 mm. (fig. 2, c). Il provient sans doute d'un *nymphæum*, établi à la naissance de la source qui sort du rocher, à l'ouest des basiliques du Martolet. Le chanoine Bourban avait relevé quelques traces de ce *nymphæum*.

### *Lanterne des morts.*

On a retrouvé en *E* (fig. 2), dans l'ancien vestibule *D* conduisant au caveau, un massif de maçonnerie circulaire d'un peu plus d'un mètre de diamètre. Ce massif, fondé dans le sol naturel, avait l'apparence d'une colonne mesurant encore 1 m. 80 de hauteur. Il s'élevait donc 20 centimètres plus haut que la terrasse de 1 m. 60 établie au début du XI<sup>e</sup> siècle.

Latéralement ce massif était engagé à 0 m. 70 de hauteur dans un mur de cimetière peu profond. Cette construction date du moyen âge, XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle. Sa base est trop importante pour avoir servi de base à une croix. D'autre part, on ne serait pas assuré de poser ses fondations dans le sol naturel s'il ne devait supporter qu'un monument funéraire, calvaire ou croix. Ne s'agit-il pas ici d'une lanterne des morts ?

Les nombreux monuments encore existants en France, qui se rapportent à ces lanternes ou « fanaux », présentent un plan carré ou circulaire. Les moins importants de forme circulaire ne mesurent que 0 m. 88 de diamètre, beaucoup d'autres 0 m. 90 à 1 mètre. Nous n'insisterons pas ici sur le caractère et les problèmes que soulèvent ces monuments, déjà étudiés par Viollet-Le Duc, ni sur le texte souvent cité de Pierre le Vénérable ou de la *Chronique de Reims* concernant le cimetière de St-Nicolas d'Acre<sup>4</sup>. On sait qu'on rencontrait ces monuments aussi bien à la porte des abbayes que près des chemins ou dans les cimetières. On ne les retrouve actuellement que dans certaines régions de la France, mais de nouvelles découvertes montrent que leur aire de dispersion était beaucoup plus importante, car beaucoup ont disparu.

Par sa disposition, sa forme et sa grandeur, ce pilier me semble exactement correspondre à ce genre d'édifice funéraire qui apparaît vers le XIII<sup>e</sup> siècle. A ma connaissance, c'est le premier exemple de ces lanternes qu'on ait retrouvé en Suisse romande, mais il est possible que la plupart aient disparu de la surface du sol. Celles de la Suisse

<sup>4</sup> Viollet-Le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture française*, T. 6, pp. 155 et suiv. ; C. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, T. I, 1902, pp. 794 et suiv. ; R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, 1929, pp. 720-722, etc. ...



allemande, de très petite dimension, à Flums, à Sempach, sont d'époque tardive, comme en Allemagne et en Autriche, ne datant que des XVe et XVIe siècles<sup>5</sup>.

*La date de la fresque du caveau.* Il n'est pas facile de dater cette fresque d'un type unique sur ce versant des Alpes (Pl. I). En effet, cette croix n'offre pas des caractères assez accusés pour qu'on puisse la replacer dans la série des croix connues et datées. Cependant nous pouvons affirmer que, dès le début du XIe siècle, ce caveau a été remblayé pour constituer une terrasse.

La structure des murs et surtout la forme du tombeau, forme qu'on a retrouvée dans d'autres parties des fouilles sous les basiliques, nous inclinent à limiter l'époque entre les VIIe et VIIIe siècles. Le VIIIe siècle nous semble très probable, car c'est la période la plus florissante et de la plus grande extension de l'abbaye. Certes, il y avait des maçonneries plus anciennes, entre autres sous le pilier entre le vestibule et le caveau, en petit appareil de tradition romaine, mais la facture des murs de l'*arcosolium* avec ses assises irrégulières et son mortier moins solide est plus tardive. Si l'on connaît de multiples exemples de croix pattées et gemmées, dérivant du type constantinien, dans l'orfèvrerie, dans la miniature, dans la mosaïque, leur représentation en peinture de grande dimension contre une paroi est très rare. On peut mentionner celle du cimetière de St-Pontien, à Rome, au-dessus d'une cuve baptismale. Mais, là encore, les appréciations ont fortement divergé pour dater ces fresques entre le VIe et le IXe siècle<sup>6</sup>. Cependant la fresque de St-Pontien, qui porte encore suspendus à des chaînettes l'*alpha* et l'*oméga*, est beaucoup plus ancienne que celle d'Agaune, son dessin est aussi bien meilleur avec des formes plus accusées. M. Jean Hubert a eu l'amabilité de me signaler la croix peinte dans une niche de l'église San Salvatore e S. Crocefisso de Spolète qui, comme à St-Pontien, reproduit l'*alpha* et l'*oméga*<sup>7</sup>. Du reste sa facture paraît bien supérieure et les extrémités pattées de la croix mieux caractérisées que dans notre fresque. Je n'ai pas retrouvé d'autres exemples de peintures murales analogues.

Les croix représentées dans les mosaïques sont plus fréquentes ; quelques-unes déjà à S. Appolinare-in-Classe, à Ravenne, des VIe ou

<sup>5</sup> Pour Flums, cf. Linus Birchler, *Zur Baugeschichte der St. Justuskirche in Flums*, dans *Ind. Ant. Suisses*, T. 37, 1935, fig. p. 40.

<sup>6</sup> André Pératé dans André Michel, *Histoire de l'Art*, T. I, 1, 1920, p. 87 ; Théophile Roller, *Les catacombes de Rome*, Paris, 1881, T. 2, Pl. LXXXIX, 8, XCVII ; de Rossi, *Roma sotterranea*, T. I, p. 30 ; H. Leclercq, art. *Baptistère de St-Pontien* dans *Dict. d'archéologie chrétienne et de liturgie*, T. II, 1, 1910, col. 406 et suiv., etc.

<sup>7</sup> M. Salmi, *La basilica de S. Salvatore presso Spoleto in Dedalo*, T. 2, 1921-1922, pp. 628-645.





FRESQUE DU CAVEAU FUNÉRAIRE DU CIMETIÈRE D'AGAUNE  
(d'après le relevé de M. Ernest Correvon)

VII<sup>e</sup> siècles, à St-Etienne-le-Rond, à Rome, du VII<sup>e</sup> siècle, où les hastes inégales, particulièrement dans la dernière, rappellent comme proportion celle d'Agaune<sup>8</sup>. Il semble que, plus on avance dans le temps, plus la haste supérieure s'agrandit par rapport à la branche horizontale de la croix. Mais le dessin assez rudimentaire et peu caractéristique de notre peinture ne me paraît pas pouvoir permettre de le situer au point de vue typologique dans la série des croix dont la date est connue.

Le fond à décor losangé est par contre un élément intéressant. On a rappelé que déjà les Romains l'utilisaient pour leur appareil réticulé, et qu'à l'époque carolingienne, il a été très usité dans les parois des édifices, par exemple à Jouarre et à Lorsch, encore davantage dans les églises des siècles suivants. Mais il n'est pas certain que les Carolingiens aient imité directement les monuments romains. M. Hubert me signale aussi l'emploi de ce dessin losangé dans les décors en stuc de St-Laurent de Grenoble, disparus depuis 1848. On le retrouve surtout dans l'orfèvrerie<sup>9</sup> et dans les miniatures. Louis Bréhier a émis l'opinion que les appareils décoratifs sont une imitation du cloisonnement de l'orfèvrerie, ce qui pourrait aussi être vrai pour les peintures<sup>10</sup>. En tous cas, l'imitation des gemmes et des pierres précieuses semble bien dériver d'une copie de pièces d'orfèvrerie. Jusqu'à quel point les artistes carolingiens ont-ils subi les influences de l'ancien art antique gréco-romain combiné avec des éléments provenant de ce courant asiatique qui a eu tant de succès dès l'époque barbare pour la confection des bijoux et de l'orfèvrerie, il est difficile de le dire dans l'état actuel de nos connaissances. Il est probable que les artistes à cette époque copiaient des modèles sans savoir leur provenance, ou parce qu'ils les avaient vus dans un sanctuaire connu des fidèles.

Nous devons ajouter que dans plusieurs tombes découvertes sous les basiliques postérieures au VII<sup>e</sup> siècle, datant de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, nous avons trouvé des croix pattées peintes très grossièrement en rouge, en général contre la paroi orientale de la fosse. Nous en avons relevé trois autres où la croix pattée à branches égales

<sup>8</sup> Marguerite Van Berchem et Et. Clouzot, *Mosaïques chrétiennes*, Genève, 1924, fig. 202, 233.

<sup>9</sup> Parmi ces figurations, cf. la croix de l'évangéliste de Lindau datant d'environ 756, dans J. Baum, *La sculpture figurée en Europe à l'époque mérovingienne*, 1937, pl. XL.

<sup>10</sup> L. Bréhier, *L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane*, 1930, p. 90 et suiv. ; cf. aussi Jean Hubert, *L'art préroman, évolution du style du Ve au Xe siècle*, 1938 ; Marcel Aubert et Jean Verrier, *L'architecture française des origines à la fin de l'époque romane*, 1941, p. 20, etc.

ressortait sur un fond noir inscrit dans un cercle blanc, le tout se détachant sur un champ rouge. Ces dernières étaient d'une facture plus soignée.

Ces divers éléments nous conduisent à rapporter la curieuse peinture du caveau au VIII<sup>e</sup> siècle, sans pouvoir préciser davantage.

Quelle était la destination et la nature de cette chambre funéraire ? Il n'a été relevé aucune trace d'autel et nous ne pensons pas qu'à l'origine ce fut une chapelle. Il n'est pas probable non plus que cette tombe et celle qui l'accompagnait aient été celle d'un des saints thébéens. Ce caveau a très bien pu contenir les restes d'un des grands dignitaires de l'abbaye, vénéré, comme dans la chapelle voisine de S. Séverin, *abbas*, au même titre qu'un saint. On pourrait penser à S. Vulchaire ou Willicaire, qui comme abbé et évêque de Sion a joué un grand rôle dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle et dont on a retrouvé un *obiit* déplacé sur une tombe, dans la plus ancienne basilique contre le rocher. Mais ce sont des suppositions qui ne sont appuyées par aucun document.

Par bien des traits, ce caveau rappelle les hypogées mi-enterrés qu'on a découverts dans les Gaules. Ici, cet hypogée aurait été élevé dans le cimetière. Cette interprétation nous semble la plus concluante. Dans la suite, on aura établi une chapelle, soit l'enclos de murs *D*. Tout fut détruit au moment des dévastations de la seconde moitié du Xe siècle. Au siècle suivant, on établit par dessus, en même temps que la reconstruction de la basilique, une terrasse de cimetière. Plus tard encore, une lanterne des morts viendra seule rappeler cet endroit consacré, car ce n'est pas le fait du hasard qui a déterminé le choix de cet emplacement très précis.

La supposition d'un caveau hypogée nous paraît confirmée par le fait qu'autour de la basilique primitive, à l'opposé, il y en avait un autre, celui de S. Maurice, qui, à l'origine, n'était pas sous la basilique, mais formait une chambre funéraire distincte qui ne fut reliée à la basilique et transformée en crypte qu'au VIII<sup>e</sup> siècle. De même, juste en face du cimetière, du côté du baptistère et de l'abbaye, s'élevait une très ancienne chapelle dédiée à S. Séverin, mentionnée dans les textes et dont nous avons retrouvé quelques fondations. Ce S. Séverin, que Mgr Besson avait mis en doute, semble bien avoir été un *abbas* de la congrégation qui a précédé la fondation du roi Sigismond en 515<sup>11</sup>. C'était un très petit sanctuaire quadrangulaire avec abside cir-

<sup>11</sup> Cf. *Vallesia*, T. III, p. 42, et Bourban, *La tour de St-Maurice en Suisse*, dans *Bollet. arch. christiana*, 1916, p. 154. Les fondations de la chapelle que nous avons retrouvées étaient à la limite de l'église du XVII<sup>e</sup> siècle. On peut se demander si l'annotation du *Kalendarium acaunense* par Quartéry ne concerne pas plutôt la chapelle du baptistère,

culaire à l'orient ; il était le point terminus d'une procession hebdomadaire pour les morts. Il y aurait eu ainsi tout autour de la basilique principale des caveaux contenant des tombes, dont quelques-unes ont donné naissance à des chapelles. Un vaste cimetière entourait ainsi la basilique et l'abbaye, dont l'enclos s'étendait encore jusqu'au sanctuaire de St-Jean où l'on ensevelit les corps de S. Sigismond et de sa famille.

### La basilique du XI<sup>e</sup> siècle

Nous donnons ici la coupe longitudinale et deux coupes transversales de la basilique du XI<sup>e</sup> siècle. Nous avons pu l'établir d'une manière précise grâce aux fouilles et aux restes importants qui subsistent dans l'aile nord de l'abbaye sur la cour du Martolet (fig. 3).

Par les chroniques de l'abbaye, nous savons que la basilique d'Agaune fut restaurée sous le règne du dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III, et sous l'abbatiate de Burcard I<sup>er</sup>, archevêque de Lyon, fils du roi Conrad<sup>12</sup>. Ce Burcard a dirigé l'abbaye de 1001 à 1030 ou 1031, année de sa mort. Cependant nous ignorons la date exacte du début des travaux ; aucune charte ne fait mention de la restauration ; mais la tradition doit être exacte, car les fouilles prouvent cette reconstruction. Cependant on ne peut pas la faire débiter avant 1017, date à laquelle Rodolphe III restitue à l'abbaye d'importantes possessions qu'il avait, lui et ses prédécesseurs, usurpées et qui avaient fortement diminué ses ressources. Comme nous l'avons montré dans d'autres études, cette reconstruction a complètement modifié le plan de la basilique carolingienne avec deux absides opposées. Celle de l'orient déjà transformée à la fin du Xe siècle, après 940, pour en faire un chœur avec déambulatoire, fut entièrement rasée. Tout le sol fut abaissé pour établir de ce côté l'entrée principale avec un clocher-porche. Non seulement on fit disparaître ce chœur, mais on redressa la nef en élargissant le bas-côté au sud pour mieux l'axer sur le chœur occidental seul conservé. Par contre, au nord, les bases des piliers et des arcs restèrent sur le même emplacement (fig. 4).

Cette disposition a subsisté jusqu'à l'incendie de 1345, malgré de nombreuses modifications datant du XII<sup>e</sup> siècle. Le contrat de 1365 avec le maçon Jehan Devens, pour la reconstruction des piliers et des arcs du côté nord, nous permet de comprendre la structure de la basilique précédente. L'ingénieur Michel avait entrevu le plan général de l'édifice, mais avait commis une erreur en comptant le départ des

alors complètement oubliée. D'autre part, la mention de cette chapelle près de l'entrée du cimetière concorderait beaucoup mieux avec les restes retrouvés en 1947.

<sup>12</sup> Cf. nos articles dans *Vallesia*, T. III, pp. 35 et suiv. et T. V, 1950, pp. 177 et suiv.

7 arcs reposant sur 7 piliers ronds, sur le même emplacement que les précédents trop à l'est<sup>13</sup>. Il ignorait où se trouvait la chapelle de St-Benoît, placée plus en avant dans la nef. Quant au huitième arc, du côté du chœur, il ne devait pas être touché. Les deux arcs transversaux supportant la charpente du toit de la nef devaient être reconstruits suivant le modèle des arcs circulaires précédents. Nous reviendrons plus loin sur cette disposition.

En coupe, on constate que cette nouvelle basilique, utilisant des éléments antérieurs, se composait d'une nef avec deux collatéraux, précédée d'un vestibule ou avant-nef, auquel on parvenait par un clocher servant de porche, situé à un niveau inférieur. Pour comprendre la disposition du plan, il faut se représenter qu'il existait une forte différence de niveau entre le parvis de l'église et le dallage de la nef. Il fallait monter plus de 3 m. 80 (416 m. 70—420 m. 50), sans compter une dénivellation sur la place antérieure. Après un double perron séparé par un palier (hauteur 2 m. 38), on parvenait dans la tour, constituant le porche, avec à l'intérieur un escalier de 2 à 3 marches, puis, dans une avant-nef ou narthex, 0 m. 97 plus bas que la nef, nécessitant une large rampe.

La tour construite à cette époque est un monument imposant avec ses deux arcs d'entrée largement ouverts à l'est et à l'ouest, reposant sur des pieds-droits constitués par des stèles antiques. L'aspect de ces portes et du soubassement de la tour construit avec des blocs de grand appareil donne encore l'impression d'un monument carolingien. L'étage d'entrée est recouvert par une voûte en berceau de même que l'étage au-dessus, ancienne chapelle, qui est éclairée du côté de l'église par une baie géminée, dont les arcs reposent sur un tronçon de colonne milliaire. La construction du XI<sup>e</sup> siècle ne devait pas dépasser de beaucoup cette hauteur. On ne parvient aux autres étages que par un étroit escalier, en rampe droite, pris dans l'épaisseur des murs, qui débouche sur le vestibule de l'avant-nef.

Le reste de la tour, soit les trois étages au-dessus de la chapelle, est de construction plus récente, en moyen appareil très régulier du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle, la flèche en pierre, plus tardive encore n'est pas antérieure au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. A l'extérieur, le clocher est décoré de bandes murales, liées aux étages par des arcatures lombardes. Du côté de l'église, ces bandes ne descendaient pas en dessous des deux étages supérieurs, car elles auraient été aveuglées par le toit de la nef.

<sup>13</sup> Jules Michel, *Le traité de 1365 pour la réparation de l'église de l'abbaye de Saint-Maurice*, Fribourg, 1896, pp. 35-36 ; *Id. Les fouilles sur l'emplacement des anciennes basiliques de St-Maurice*, Fribourg 1897 ; *Vallesia*, T. III, p. 38.

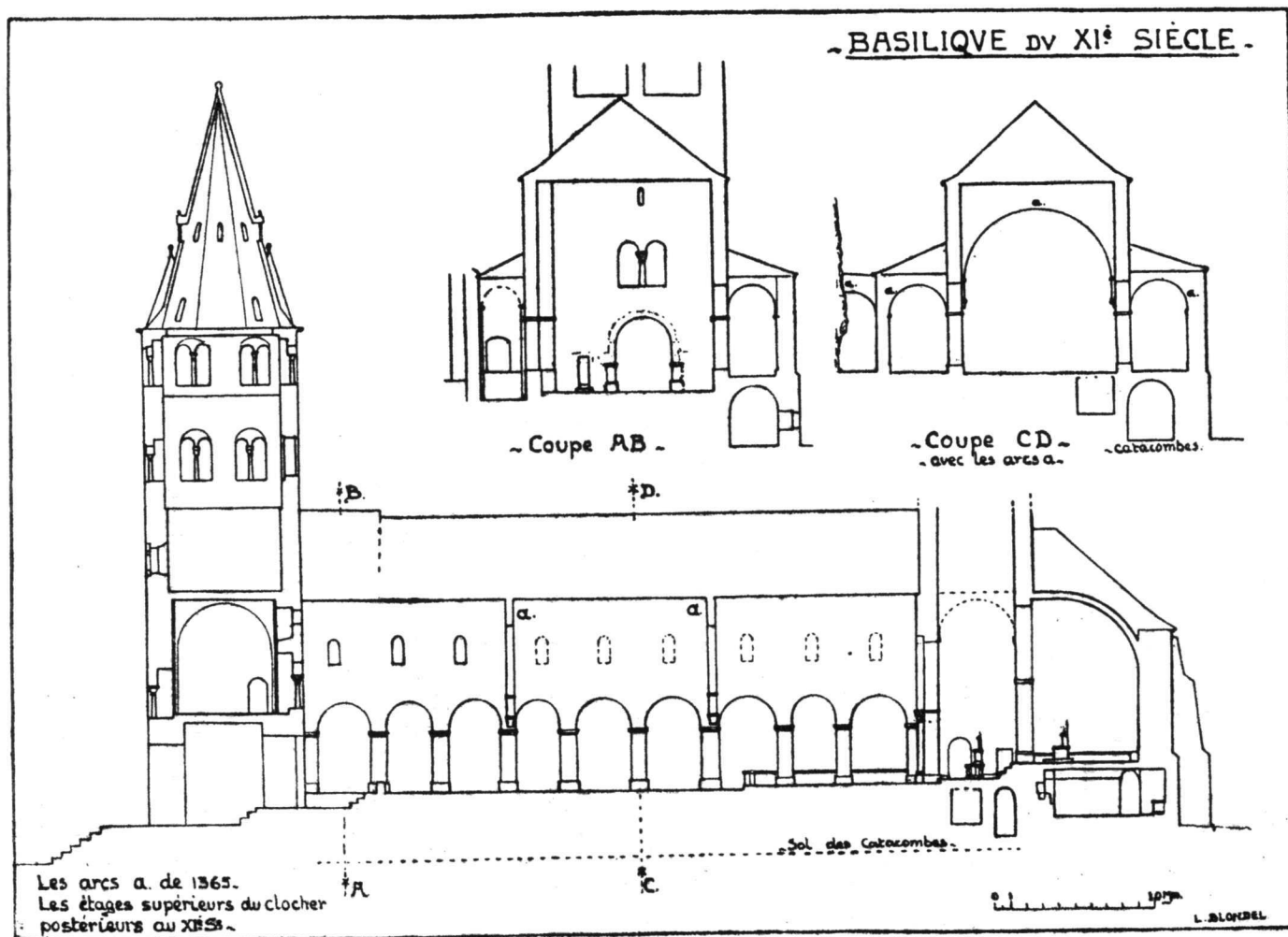


Fig. 3. — Coupe longitudinale et coupes transversales de la basilique du XI<sup>e</sup> siècle.

Nous ne décrirons pas plus en détail ce clocher, et renvoyons à l'étude de l'ingénieur Michel<sup>14</sup>. Des têtes très grossières d'hommes et d'animaux décoraient les façades à la hauteur de la bande murale surmontant l'étage de la chapelle. Après l'écroulement du clocher en 1942, on en a retrouvé d'autres, noyées dans les maçonneries. Ceci nous prouve qu'au moment de l'exhaussement de la tour, on a en partie supprimé cette décoration. Par leur caractère, ces têtes liées à l'architecture des arcatures, rappellent tout à fait les masques grimaçants de l'architecture lombarde du nord de l'Italie, elles ne doivent pas être antérieures au XI<sup>e</sup> siècle.

Le vestibule en contre-bas de la nef, succédant à la tour, ne semble pas avoir été un vrai narthex, car nous n'avons retrouvé aucune trace d'arcs ou de mur le séparant du reste de l'église. Du côté sud, trois arcs du collatéral s'ouvraient sur cette avant-nef, mais sans qu'on puisse y accéder, semble-t-il, directement par un escalier ; du côté nord, les trois arcs correspondants étaient aveugles, car par derrière il y avait une chapelle. On ne relève contre le troisième pilier du sud que la trace d'un parapet en pierre qui devait encadrer le perron établi dans l'axe de la tour au centre de la nef. Les bases de ce perron ont par contre été retrouvées. Un des arcs diaphragmes traversant la nef coïncidait avec cette division de l'édifice.

Le vaisseau central de la basilique ouvrait latéralement sur les collatéraux par neuf arcs. Il subsiste encore sur la façade nord de l'abbaye trois arcs complets, maintenant murés, en partie dégagés par le prieur Bourban. On reconnaît encore les bases des arcs suivants. Ils reposaient sur des piliers massifs quadrangulaires, dont les socles très rudimentaires étaient constitués par des roches romaines réemployées. Les chapiteaux présentent un simple abaque avec un cavet, le tout mesurant 18 à 20 cm. d'épaisseur, sans aucune autre moulure. Ils sont très semblables à ceux de l'église de Bourg-St-Pierre, qui datent aussi du début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>.

On constate que les arcs sont répartis en trois séries de trois, qui correspondent aux deux arcs diaphragmes de la nef supportant la charpente du toit. Dans la première et dans la troisième série, l'arc du milieu est plus étroit ; dans celle du milieu, leur ouverture est sensiblement égale.

La reconstruction de ces arcs transversaux ou diaphragmes, indiquée dans le contrat de 1351, qui doit être faite suivant l'ancien modèle en plein cintre et semblable à l'arc côté chœur qui doit sub-

<sup>14</sup> J. Michel, *Le clocher de l'abbaye de St-Maurice d'Agaune*, Fribourg, 1900.

<sup>15</sup> L. Blondel, *L'église et le prieuré de Bourg-St-Pierre*, dans *Vallesia*, T. I, 1946, p. 39.



sister, nous permet de calculer la hauteur de la nef (fig. 3a, a, et coupe C-D). On remarque encore contre le mur de l'abbaye, au quatrième et au huitième pilier, les restes des consoles qui supportaient la retombée de ces arcs, ne se prolongeant pas par des pilastres jusqu'au sol. D'autre part, les vestiges du mur surmontant les arcs des collatéraux encore existants, ainsi que l'emplacement d'une très petite fenêtre au troisième étage du clocher au-dessus de la chapelle, nous permettent d'évaluer la hauteur de la charpente. On distingue aussi la trace dans le même mur de l'abbaye de trois fenêtres éclairant la nef au-dessus du toit des bas-côtés. Tout le dernier tiers de la nef était occupé par la clôture du chœur capitulaire.

Nous avons retrouvé, ainsi que le chanoine Bourban, le mur soutenant la balustrade, ou jubé, qui formait cette clôture. Le chœur capitulaire était surélevé de deux à trois marches par rapport au reste de la nef. L'emplacement du maître-autel, marqué encore du temps de Bourban par une croix gravée sur une dalle, était plus à l'ouest au centre du transept, indiqué par erreur trop à l'est sur notre plan. Le vaisseau central n'a jamais été recouvert que par une charpente ; les collatéraux, au moins celui du sud, étaient voûtés.

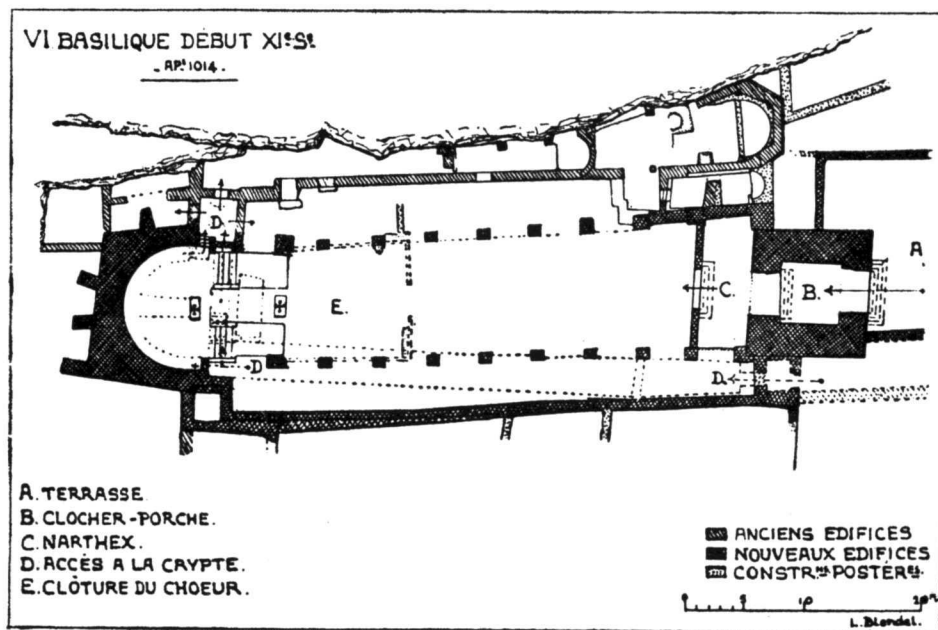


Fig. 4. — Plan général de la basilique du XI<sup>e</sup> siècle.

D'après le contrat de 1351, on peut voir que les piliers supportant l'arc donnant sur le transept n'ont pas été transformés, pas plus que le chœur de l'époque carolingienne. Toute cette partie de la basilique a dû subsister sans grands changements jusqu'à sa démolition au XVII<sup>e</sup> siècle. De très gros massifs supportaient l'arc doubleau entre la nef et le transept. Celui du sud repose sur une fondation qui fait saillie dans le couloir inférieur des catacombes. Au niveau du sol de l'église, plus exactement à 60 cm. au-dessus de l'ancien dallage, on voit encore engagée dans le mur de l'abbaye une base romaine, qui devait supporter une colonne décorant l'angle du pilier de l'arc doubleau. A l'opposé, au nord, on retrouve le même massif, mais la base de la colonne a disparu. Cet arc était donc encadré par deux colonnes qui, selon la tradition, étaient celles qui se voyaient jusqu'aux dernières restaurations contre l'arc triomphal de la basilique actuelle. On sait que cette basilique a emprunté maintes dépouilles aux édifices précédents. Ces colonnes en marbre noir poli avaient des chapiteaux composites de tradition romaine, malheureusement déjà abîmés dans les restaurations de 1933<sup>16</sup>.

Le transept qui existait déjà, mais très peu marqué auparavant, a été allongé au XI<sup>e</sup> siècle en même temps que l'élargissement des collatéraux. Mais, en plan, il ne dépassait pas l'alignement des murs extérieurs des bas-côtés. Ce type, usité assez rarement en Bourgogne, se retrouve dans la cathédrale du XI<sup>e</sup> siècle, à Lausanne<sup>17</sup>. Il était probablement recouvert de voûtes, étant donné l'épaisseur des fondations, mais nous ne savons pas comment se présentait la croisée, peut-être avec une coupole supportant une lanterne et un campanile. Le clocher à cet emplacement nous semble presque certain, car avant la construction de la tour actuelle, la nef se terminant aux deux extrémités par un chœur, une des solutions les plus fréquentes à l'époque carolingienne était de placer les cloches dans la lanterne surmontant la croisée. Deux entrées se voyaient au sud à l'extrémité du transept, l'une donnant dans l'abbaye, l'autre dans la sacristie, cette dernière flanquant en partie le chœur. Dans le bras nord du transept débouchaient deux escaliers, l'un donnant accès au couloir derrière la crypte, permettant de se rendre directement à la galerie des catacombes, l'autre parallèle, communiquant avec le passage circulaire de la crypte.

<sup>16</sup> Le marbre des colonnes était probablement de la pierre de St-Triphon polie ; elles mesuraient 3 m. 10 de hauteur, avec le socle et le chapiteau tout près de 4 mètres. J'ai reproduit le dessin de ces chapiteaux où la croix de St-Maurice avait été sculptée après coup dans un autre décor, dans *Vallesia*, T. III, p. 52, fig. 14 d. — Ces dimensions nous permettent d'évaluer la hauteur de l'arc doubleau situé entre la nef et la croisée.

<sup>17</sup> L. Blondel, dans *La Cathédrale de Lausanne*, dans *Les monuments d'art et d'histoire du Canton de Vaud*, 1944, T. II, fig. 20.

L'autel principal, nous l'avons vu, était placé au centre de la croisée. Il était de chaque côté encadré par des pavages en marbres multicolores (*opus tessellatum*), retrouvés par Bourban ; ceux-ci conduisaient à un double escalier montant au chœur.

Au XI<sup>e</sup> siècle, on avait conservé le chœur carolingien occidental. Il a du reste subsisté dans son gros œuvre jusqu'à la destruction de l'église. Il devait être séparé du transept par un arc triomphal dont on a retrouvé les bases. Son sol était surélevé d'environ 1 mètre au-dessus de celui de la croisée, car il recouvrait les couloirs et le tombeau de la crypte de S. Maurice. Par dessus ce tombeau, à l'entrée du chœur, s'élevait un second autel qui a été décrit par Quartéry. Un banc sacerdotal avec le siège de l'abbé, devait former un hémicycle appuyé aux parois de l'abside. Les murs de cette abside étaient de dimension considérable, dans l'axe central de 2 m. 20, indiquant qu'elle était voûtée en cul-de-four. Par la disposition des contreforts, on peut déduire qu'à l'origine ce chœur était polygonal à l'extérieur (9 pans). Dans la suite, ce polygone fut englobé dans un massif quadrangulaire qui augmenta encore l'importance des maçonneries (4 m. 25 dans la diagonale du carré). Il semble qu'à la base ces fondations ont toujours eu une forme quadrangulaire, que le plan polygonal ne s'élevait qu'à partir du niveau du chœur. La transformation sur plan quadrangulaire, sur toute la hauteur, n'a dû être exécutée qu'au XI<sup>e</sup> siècle. Ces fortes épaisseurs de murs doivent s'expliquer par le fait qu'on cherchait à préserver la crypte des chutes de rochers. De grands contreforts appuyaient cette abside, car immédiatement par derrière, il y avait une déclivité du terrain, dominant la source et le vivier de l'abbaye.

Du côté du rocher, derrière le collatéral nord, il existait encore une galerie ou passage très ancien. Nous savons que l'un des arcs transversaux, probablement celui du milieu, se prolongeait par un troisième contrefort jusqu'au rocher (fig. 3, coupe C-D.). Enfin, il existait diverses chapelles, entre autres celle de Notre-Dame, qui semble avoir été dans la vieille basilique du rocher, au nord de celle de St-Benoît. Cette dernière aussi, construite dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle, s'élevait entre l'avant-nef près du clocher et la chapelle de Notre-Dame. On voit encore son abside dans le mur de clôture est du Martolet (fig. 3, coupe A-B.).

Malgré certaines inégalités dues à des adaptations successives, l'ensemble de cette nouvelle basilique devait être imposant. Par ses dimensions, soit 64 m. de longueur, elle était, avec celle de Payerne, de quelques mètres plus grande, la plus vaste église conventuelle de notre pays romand.